

LES ARTS

THÉÂTRE

L'oiseau rare

Jean-François Casabonne reprend à l'Espace Go le rôle-titre dans *Le Cygne*

GILBERT DAVID

The Swan, de l'Américaine Elizabeth Eglhoff, a été créée à l'été 1994 au Bic, près de Rimouski, par le Théâtre Les Gens d'en bas, dans une traduction de Louise Bombardier et une mise en scène de Claude Poissant. Précédée par une très bonne réputation et distinguée en plus par un Masque dans la catégorie de la meilleure mise en scène au tout premier Gala de l'Académie québécoise du théâtre, cette production se retrouve à l'Espace Go, à compter du 27 février, grâce à la collaboration du Théâtre Petit à Petit et des Gens d'en bas.

Le choix de ce drame, aux accents névrotiques, avait été pour le moins audacieux dans le contexte québécois des programmations estivales portées sur le comique de situation. La pièce d'Eglhoff appartient en effet au courant américain contemporain de la dramaturgie post-féministe, écrite par des femmes sans autre agenda que l'écriture dramatique de choc, dans laquelle on appelle un chat un chat — ou un cygne — et qui est à cent lieues des auto-censures et autres comportements d'autruche (décidément...) du théâtre moralisateur et cucul.

On a pu voir à Montréal les pièces d'une autre Américaine, Cindy Lou Johnson — notamment *Traces d'étoiles* au Quat'sous en 1992 —, ou celles de la Canadienne Judith Thompson, qui participent de cette tendance à faire sourdre les pulsions inconscientes de personnages complexes, en proie à une grave crise existentielle. Dans *Le Cygne*, une infirmière du nom de Dora (Marie-France Lambert) n'en mène pas large depuis qu'elle a été abandonnée par son mari, dans des circonstances troubles. Kevin (Denis Roy), un

homme marié mal dégrossi, la courtise, mais l'irruption d'un cygne (Jean-François Casabonne) qui s'écrase violemment contre la vitre d'une fenêtre de sa maison et qu'elle recueille pour le soigner, va provoquer chez cette mal-aimée une mutation en forme de réconciliation avec elle-même. Non sans provoquer des scènes de jalousie de la part du prétendant qui n'y comprend rien...

Après avoir tenu le rôle de Le Bret dans *Cyano de Bergerac*, la production du Théâtre du Nouveau Monde qui termine ce samedi sa deuxième série de prolongations à guichets fermés, Jean-François Casabonne, une fois sa barbe coupée, défendra à nouveau le personnage mi-animal, mi-humain de Bill, ainsi qu'est nommé le cygne dans la pièce du même nom d'Eglhoff. Le rôle est exigeant, et pour le moins inhabituel. Mais Casabonne a pour lui un instinct de tous les diables et une énergie lumineuse que mon confrère Robert Lévesque avait déjà pointées en 1988, à la suite d'une production du Parc de Botho Strauss au Conservatoire, en accordant sa première interview à l'apprenti-comédien qui effectuait, à 27 ans, sa dernière année d'études.

D'origine saguenéenne par sa mère et de nom basque par son père (d'adoption) — son vrai père, a-t-il appris, était syrien et il ne l'a jamais rencontré —, Jean-François Casabonne a vécu depuis sa tendre enfance à Montréal. C'est en jouant à 20 ans *Victor ou les enfants au pouvoir* de Vitrac, au Collège français, qu'il reçoit la piqure du théâtre. Trois ans s'écoulaient pourtant avant qu'il ne se présente en audition à différentes écoles d'art dramatique — qui le sélectionnent toutes. Ce fut finalement le Conservatoire, et le comédien s'en félicite encore en se souvenant d'y avoir fréquenté entre autres Luc Pi-

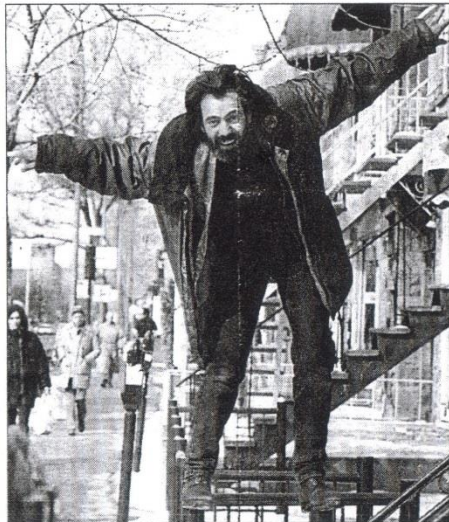


PHOTO JACQUES NADEAU

«Si j'aime ce métier, répond-il, c'est que je me sens porte-parole.»

card et Gary Boudreault qui faisaient partie avec lui d'un fort groupe de quinze finissants.

Au cours des sept dernières années, Casabonne a travaillé un peu au cinéma — il interprète notamment un vibrant Charles Gill dans le *Nelligan* (1990) de Robert Favreau —, un peu à la télé et à la radio, mais

c'est le théâtre qui a eu la part belle. Qu'il ait incarné, pour en citer quelques-uns, Émile dans *Un simple soldat*, une réalisation de René Richard Cyr jouée plus de cent fois en 1989-1990, le Poète dans *Les Cinq Nô modernes* de Mishima, dirigés par Martine Beaulne en 1991, le Capitaine Bordure dans *Les Ubs* que monte

Denis Marleau en 1992, Orlando dans *Comme il vous plaira*, mis en scène par Alice Ronfard en 1994 ou Arlequin dans *Le Triomphe de l'amour* que signe Claude Poissant en 1995, Casabonne a marqué ces rôles de sa forte présence.

Le recul du «vieux routier»

C'est un acteur vif et intense, précis et fin, au registre ample, capable de porter aussi bien la troublante légèreté d'un Marivaux que la fragilité ténébreuse d'un Mishima. Comment voit-il le théâtre, maintenant qu'il a passablement roulé sa bosse? «Si j'aime ce métier, répond-il, c'est que je me sens porte-parole. L'artiste, selon moi, a la responsabilité de faire surgir quelque chose de plus grand que lui. Il existe une dimension spirituelle dans le travail de l'acteur, dont j'avais peur au début, mais que j'essaie d'apprivoiser avec le temps. Pour canaliser la souffrance ou, tout simplement, pour amener à voir l'âme d'un personnage, il n'y a que le don: tu dois ouvrir des valves pour que ça passe à travers toi.»

On soupçonne, à l'écouter, que le comédien ne tire pas que des salles de répétition sa capacité de défendre soir après soir des êtres fictifs, tirés de l'imaginaire d'un auteur. «Je puise dans les gens plus que dans mes lectures», constate-t-il. Et en lui-même, il va sans dire. J'apprends que la mort de sa mère, en 1991, l'a poussé sur les routes du Québec en de longues marches de trente kilomètres par jour. Voyageur sans bagages, quittant son gîte et ses repas, de Sainte-Julie à l'Islet-sur-mer, durant deux semaines.

«J'écumais mon deuil et je vivais une expérience d'abandon», dit-il simplement, comme si cette longue marche en solitaire était frappée du sceau de l'évidence.

L'acteur aux semelles de vent est aussi allé marcher dans le Grand Nord, «là où tout est grandiose, et la lumière plus vive», et dans le désert du Sinaï. Plus près de nous, dans le désert urbain, il a fréquenté les gens de la rue, les sans-abris, aidé l'un d'eux pendant trois ans. «Il me représentait, dit-il, et le bien que je lui faisais, je me l'accordais à moi-même.» Il participe depuis quelques années au groupe montréalais Parole plus qui recueille les récits de vie des exclus de la société d'abondance. Il a rencontré l'abbé Pierre deux fois plutôt qu'une, et on comprend que le saint homme a nourri ses convictions de bénévole sous le manteau.

«C'est la première fois que j'en parle», s'inquiète-t-il, en regrettant presque d'avoir divulgué l'existence de cette autre vie qui accompagne sa démarche d'acteur. «Tant d'artistes, et je ne veux pas les juger, se prêtent publiquement à des causes charitables... Je préfère l'anonymat.» Un oiseau rare, ce Casabonne, qui, de toute évidence, s'est engagé à vivre à la hauteur de son nom. Est-il, comme il dit, «un ermite qui cherche sa grotte»? Cela même, sans doute. Et il ne plaît de croire que son errance le conduit aux déserts pour mieux le ramener à cette grotte enchantée que peut être un théâtre. Là où un cygne est plus qu'un signe, et un acteur plus qu'un acteur.

En vedette

La passion selon Casabonne

MARIE-EVE GÉRIN

Jean-François Casabonne est ce qu'on appelle un acteur de théâtre. Un vrai. Un pur. En fait, il suffit de discuter un peu avec lui pour avoir l'intime conviction qu'il est entré au Conservatoire comme d'autres entrent au séminaire. Par dévotion.

« J'ai pris la décision que je donnais ma vie au théâtre et je suis réellement à ma place. Je respire », dit-il, pesant chacun de ses mots.

Au cours des quatre dernières années, il a enfilé pas moins de 16 rôles au théâtre. Il s'est glissé dans la peau d'Oedipe, d'Oreste, d'Arlequin, on l'a vu jouer Tchekhov, Calderon de la Barca, Claudel, il a travaillé avec Poissant, Denoncourt, Mouawad...

Et pourtant, Jean-François Casabonne est tranquille quand il marche dans les rues de Montréal. Les amateurs de théâtre sont plus discrets et surtout moins nombreux que les amateurs de téléromans et téléseries. « Pour beaucoup de gens, note-t-il, tu n'existes pas si tu ne passes pas à la télévision... »

Depuis qu'il est sorti du Conservatoire en 1988, le comédien consacre l'essentiel de son temps à sa grande passion. Sans qu'il le dise, on sent bien qu'il n'est pas prêt de donner son corps à la pub. Le théâtre l'occupe coeur, corps et âme.

« J'essaie de plus en plus d'être en contact avec ce que je ressens », dit-il. Ses doigts tournent nerveusement une mèche de ses cheveux

noirs en bataille. Un geste qui, ajouté à son regard pénétrant, contribue à l'intensité de sa présence.

Il se donne à son métier depuis dix ans, mais il a eu la vocation tardive. Avant d'entrer au Conservatoire, à 27 ans, Jean-François Casabonne a beaucoup douté.

« J'ai erré avant de choisir le théâtre, c'est invraisemblable de penser ce par quoi je suis passé », dit-il. Il parle de ses goûts de jeunesse pour la spéléologie et la chirurgie. Dans son curriculum vitae, on apprend qu'il a été éducateur pour personnes handicapées et pour enfants souffrant de troubles socio-affectifs.

Fervent adepte de la randonnée pédestre (comme moyen de rester en contact avec lui-même ou d'entrer en communication avec les autres), il a marché un peu partout, en Israël et jusque dans le Grand Nord. L'an dernier, avec Wajdi Mouawad, il est parti de Carleton en Gaspésie et s'est rendu à Montréal via la 132, de paroisse en paroisse. Son corps devient alors le véhicule d'une démarche intérieure.

On comprendra que le personnage qu'il campe jusqu'au 8 mai à l'Espace Go est très très loin de lui. À mille lieux de celui qui parle de sa vie comme d'un plateau de fruits destiné à être partagé.

« On côtoie l'insupportable, mais notre mission d'humain, c'est justement de tirer la grâce de l'insupportable, confie-t-il. Je suis très optimiste même si, en ce moment, il y a la guerre au Kosovo qui me tue. D'ailleurs, tous les soirs, j'offre le spectacle à tous ceux qui meurent. »

Habitué à l'introspection, à aller fouiller dans les replis de son être pour trouver la vérité d'un personnage, il a dû cette fois inventer de toutes pièces. Dans le *Le Roi se meurt* de Ionesco, il joue le médecin, l'astrologue et le bourreau sans âme d'un homme qui agonise.

« La pièce nous apprend à nous faire une alliée de la mort », explique-t-il.

Poussant la réflexion un peu plus loin, il ajoute : « L'acteur doit mourir à lui-même pour faire jaillir en lui l'insoupçonné. On a toute la vie pour apprendre à sortir de soi. »

Récemment, c'est la télévision qui lui a offert la possibilité d'aller au-delà de ses préjugés. Il joue le major Patrice Davila dans la téléserie *Opération Tango* sur l'armée canadienne en Bosnie, diffusée en mai à TQS. « J'ai appris un tas de choses au contact des gars de l'armée, dit-il. J'ai rencontré des gens merveilleux... »

Et quand on lui parle d'ambition, Jean-François Casabonne nous parle de ses rêves. « Mon rêve, c'est d'être une jonction entre ceux qui n'ont pas la parole et ceux qui n'écoutent pas. C'est qu'il y ait correspondance entre ce que j'ai le goût de dire et ce que je dis. C'est que mes rôles me questionnent par rapport à ce que je vis. »

Si le passé peut être garant de l'avenir, Jean-François Casabonne ne risque pas trop d'être déçu.

LE ROISE MEURT, de Eugène Ionesco, à l'Espace Go, 4890, boul. Saint-Laurent, jusqu'au 8 mai. Info : 514 845-4890.

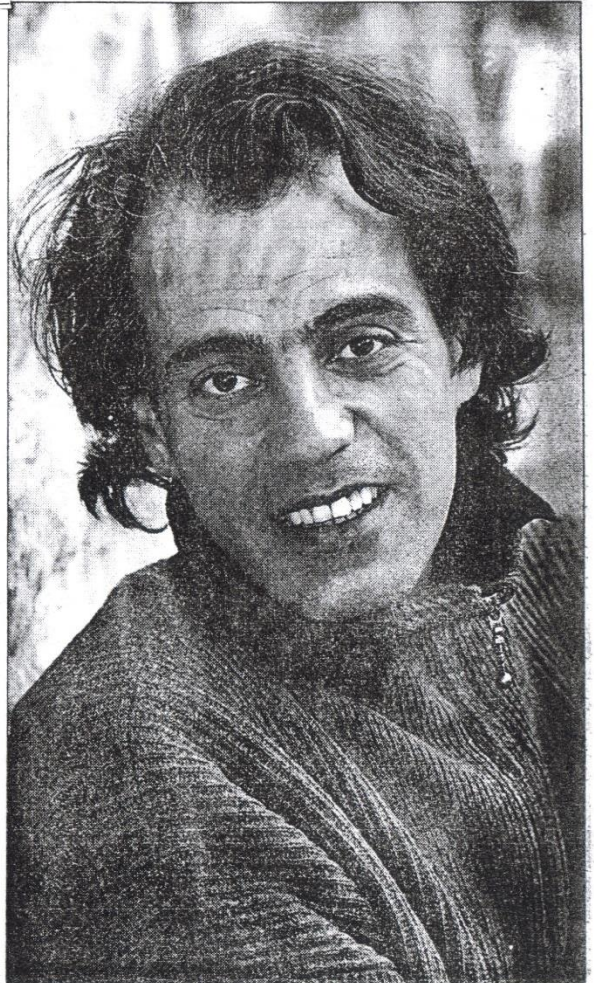
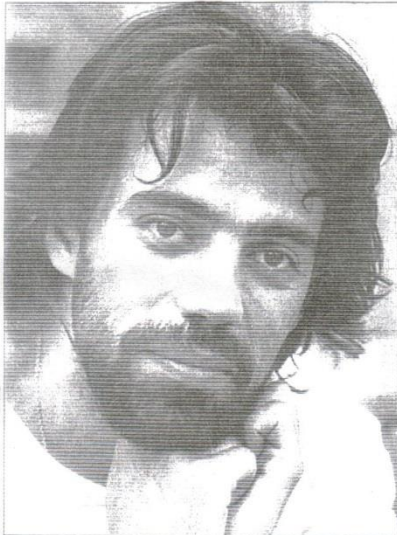


PHOTO ROBERT MAILLOUX, La Presse G

Jean-François Casabonne : « J'ai pris la décision que je donnais ma vie au théâtre et je suis réellement à ma place. »

- **Le blues du risque au Festival de jazz.** Serge Truffaut nous parle de Mick Taylor, A.C. Reed et la famille Kinsey. Page C-2.
- **Initiation à la littérature musicale.** Un livre passionnant qu'a dévoré Jean-François Daré. Page C-3.
- Carol Bergeron nous présente **Marc-André Hamelin, pianiste.** Page C-3.
- **Who Framed Roger Rabbit et The Presidio:** deux films commentés par Marcel Jean. Page C-4.
- **Salome's Last Dance:** Francine Laurendeau évoque les fantasmes de Ken Russell. Page C-4.
- **Les Horaires.** Pages C-5 et C-6.
- Claire Gravel a visité l'exposition **L'estampe au Québec 1900-1950.** Page C-7.

Le Devoir, Montréal, samedi 25 juin 1988



Jean-François Casabonne. À 26 ans, en sortant du Conservatoire, on ne se sent pas comme un finissant.

Il joue Gauvreau dans *Signer* à l'Espace Go

■ Casabonne, ce pur inconnu

ROBERT LÉVESQUE

DANS LES gazettes culturelles, on interviewe la plupart du temps des gens connus, qui sont soit très connus, soit méconnus, et parfois trop connus; mais quand interviewe-t-on des inconnus ?

Jean-François Casabonne, lui, est un pur inconnu. Il donnait sa première interview, au DEVOIR, cette semaine. Surpris, d'ailleurs : que lui voulait-on ? Inquiet, aussi : que faudra-t-il dire ? Incrédule, surtout : la carrière, pour un garçon de 26 ans qui sort du Conservatoire d'art dramatique, commencerait-elle par une interview ? Décidément...

Il m'attendait devant le Café Royal, rue Laurier, où nous nous étions donnés rendez-vous... et qui était fermé pour vacances annuelles. Le photographe était déjà là. Un malaise passait. Qu'on brisa à coups de déclics de caméra sur le trottoir. Casabonne, après tout, est déjà acteur, et une caméra vaut mille diplômes...

Gentil, ne connaissant pas encore les lois de la froideur, il ramassa mon carnet et un bouquin que j'avais laissé sur une marche. On traversa la rue Laurier pour atteindre une terrasse de brasserie battue par le vent de l'été qui mexicanise Montréal. Nous allions procéder... à l'interview, tout de même...

Il faut savoir que Jean-François Casabonne jouait le rôle de Claude Gauvreau dans l'examen de sortie du Conservatoire d'art dramatique, et que cet « examen », étant donné la qualité du spectacle, devient ces jours-ci, à l'Espace Go, rue Clark, un événement de l'été théâtral. Raymond Cloutier, directeur du Conservatoire, avait passé à Anne Legault (l'auteur de *La Visite des sauvages*) une commande précise : pour les 15 finissants de



Jean-François Casabonne et Marie-Josée Guindon dans les rôles de Claude Gauvreau et Madeleine Arbour de *Signer*, la pièce d'Anne Legault présentée à l'Espace Go.

la promotion 88, il voulait une pièce sur les signataires du Refus global, qui étaient justement 15 dans la même proportion de huit gars et sept filles, et dont 1988 marque le 40^e anniversaire. Anne Legault écrit *Signer*, imaginant une soirée des signataires (en l'absence de Borduas) chez

Pierre Gauvreau, et incorporant ici et là des extraits de l'œuvre théâtrale de Claude Gauvreau. Jean-François Casabonne y joue le personnage de l'auteur des *Oranges sont vertes*, puis les rôles en « explorés » de Mycroft Mixeudem et d'Ivriwig.

Voir page C-8 : Casabonne

◆ Casabonne

Lors de la création, au studio du Conservatoire, il a été remarqué. Gaston Miron lui a dit qu'il incarnait bien le côté intempestif de Gauvreau. Il a repris ce rôle (jouer le personnage de Claude Gauvreau de 23 ans, quelle entrée de jeu pour un acteur!) à Espace Go, mercredi dernier, et il le jouera avec ses camarades de la promotion 88 jusqu'au 30 juillet. Une occasion pour les amateurs de théâtre de voir à l'œuvre ces inconnus aujourd'hui qui seront les comédiens de demain.

Jean-François Casabonne en entrevue, donc. Il parle de la pièce, du groupe avec lequel il a fait son Conservatoire (« nous sommes demeurés 15 sur 16, ce qui est exceptionnel »); il voit entre les deux, le bouillonnement de 1948 recréé par Anne Legault avec les signataires et l'esprit de grande camaraderie qui unit la classe de 88, une sorte de « même soif d'absolu ».

Il déboule des idées, comme s'il fallait vider un sac. « La pièce est comme une fusée, dit-il, ce groupe-là lançait du neuf comme on parle; aujourd'hui c'est différent mais on veut tout autant se dépasser ». Sur Gauvreau : « Il a l'air d'un monstre lorsqu'on le regarde de loin, mais de proche on voit que ses mots triturés, à plusieurs plis, laissent voir une énorme vulnérabilité, une grande sensibilité ».

Il n'a pas vu *Les Oranges sont vertes* en 1972 au TNM (il avait 11 ans), ni *La charge de l'original épormyable* en 74, ces naissances de Gauvreau à

la scène par l'accoucheur Ronfard; et il n'a qu'aperçu Gauvreau dans un bout de film de l'Office national du film (ONF). Lorsque je lui demande comment il a bâti son interprétation il répond tout de go : « Avec le goût d'aller au bout de soi. Il ne s'agissait pas de l'imiter, et Claude Poissant (le metteur en scène) ne le demandait pas. Il voulait que j'apporte ce que je suis, moi. Et c'est ce que tout artiste veut, dans le fond. J'espère toujours être ainsi, ne jamais m'enfermer dans les imitations... ».

Comment se sent-on à la sortie du Conservatoire, face au marché du travail ? « On ne se sent pas comme un finissant... mais comme un commençant surtout. On dirait que ça n'existe pas le fait de finir, je sens qu'on continue quelque chose... et on s'achète un répondeur ! ».

Être acteur, c'est quoi ? « On est comme des jongleurs d'âme », dit-il spontanément, et puis il parlera de la disponibilité « totale », de l'importance d'« être malléable sans nécessairement se faire pétrir », d'un métier qui se fait « avec le monde », et il finira sur l'image un brin naïve de la fontaine qui coule, qui sert à rafraîchir.

Jean-François Casabonne, qui a déjà un nom pour être connu, un beau nom sonore et doux que plusieurs acteurs lui envieraient, a découvert le théâtre au Collège français en jouant Victor, le gamin turbulent de *Victor ou les enfants au pouvoir* de Vitrac. Mais avant d'arriver au Conservatoire en 1985, il a fait des détours dans la nature. Il a été instructeur de canoë, jardinier-

paysagiste, il a fait le tour de l'Europe, il a assemblé les glissades d'hiver du Château Frontenac, il s'est occupé d'handicapés, retardant toujours le saut chez « les jongleurs d'âme ».

Né à Montréal, élevé à Rosemont, habitant Sainte-Julie, vous me direz que Casabonne, ça ne sonne pas trop ceinture fléchée ? C'est que son paternel, qui était berger dans les Pyrénées basques, puis qui est devenu charpentier et a fait deux guerres, a choisi, de retour d'Indochine, le tranquille Québec et une Saguenayenne d'épouse.

Aujourd'hui, à Espace Go, le fils Casabonne fait ses premières preuves d'acteur. Ce « pur inconnu » perdra sans doute un jour l'un l'autre ou les deux de ces adjectifs, collés ensemble dans une expression dévaluée par l'habitude. Espérons pour lui que ce sera d'abord le deuxième...



CASABONNE L'INCONNU

Un inconnu qui ne le demeurera pas longtemps, Jean-François Casabonne. Son premier rôle étant d'interpréter le personnage de Claude Gauvreau dans *Signer* à l'Espace Go. Page C-1

IDÉES

Légitimation de la torture: à quel prix?

JULIE VINCENT

Comédienne et dramaturge

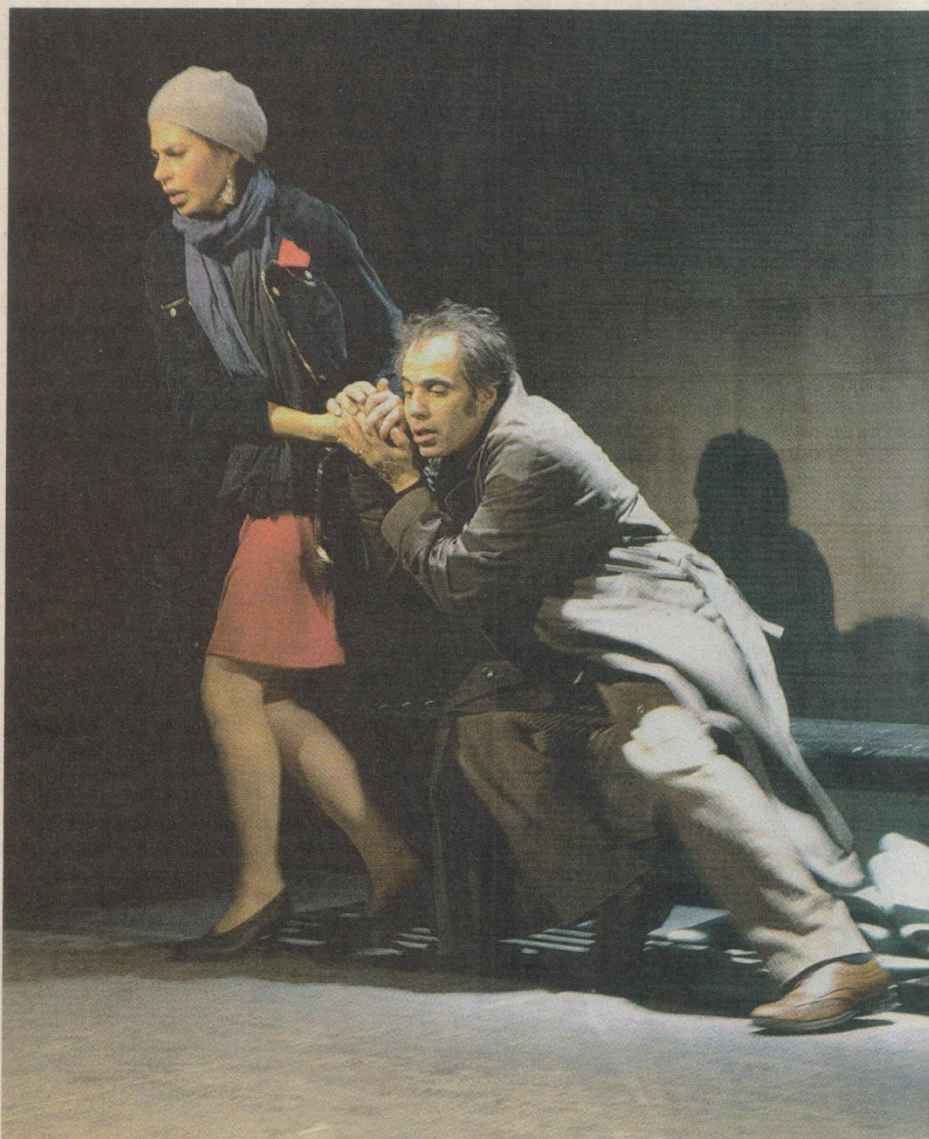
La Presse canadienne a obtenu, en vertu de la Loi sur l'accès à l'information, une lettre du ministre de la Sécurité publique, Vic Toews, adressée au directeur du Service canadien du renseignement de sécurité (SCRS), Richard Fadden. Dans cette lettre datée du 7 décembre 2010, le ministre réitère la position canadienne par rapport à la torture... mais il ajoute un nouveau volet à cette politique.

«Dans des circonstances exceptionnelles où il existe une menace à la vie humaine ou la sécurité publique», cette consigne n'aurait pas besoin d'être suivie parce qu'«ignorer cette information seulement à cause de sa source représenterait un risque inacceptable à la sécurité publique». M. Vic Toews donne donc une consigne claire: «Dans des situations où un risque à la sécurité publique sérieux existe et où des vies sont peut-être en jeu, je m'attends et donc j'ordonne au SCRS de faire de la protection de la vie et de la propriété son principe premier et de partager les informations nécessaires — décrites et qualifiées de manière adéquate — aux autorités appropriées.»

Or face à la position qu'a prise le service de renseignement canadien en faveur de la torture dans certains cas, j'éprouve un malaise indicible. L'investigation qui m'a amenée à la rédaction de ma pièce *Le portier de la gare Windsor* a pu m'informer de façon tangible de la profondeur des traumatismes qu'engendre une telle pratique sur l'individu, sur ses proches, et sur la société qui entérine une telle pratique.

Je suis une femme de théâtre et ici les mots me manquent. La légitimation d'une telle pratique ne devrait jamais être acceptable dans ce pays. Pour exprimer mon malaise, je choisis de citer le psychiatre uruguayen Marcelo Vinar qui a écrit un ouvrage majeur intitulé *Exil et Torture*: «La torture moderne est programmée intelligemment pour détruire en dépossédant la personne de la constellation qui constitue le noyau de son identité... L'expérience de la torture tente de faire de l'humain l'ombre d'un humain. Il y a toujours un point où elle y réussit, dans l'esprit, dans le corps ou le destin.»

Je n'assimile pas une telle décision, je ne l'accepte pas, elle ne correspond pas à mes valeurs



FRANÇOIS-RÉGIS FOU

Une scène de la pièce *Le portier de la gare Windsor*, présentée au théâtre Singulier-pluri janvier 2010. Un texte et une mise en scène signés Julie Vincent.

comme citoyenne de ce pays. Je considère et désire que le Québec se dissocie de cette décision et souhaite que nous demeurions une terre d'accueil qui dénonce la pratique de la torture. Je ne suis donc pas éthiquement complice de la décision ambiguë entérinée par le gouvernement ca-

nadien qui laisse la porte ouverte à la légitimation de la torture.

Cette décision m'indique aussi une voie qu'une telle pratique s'inscrive irrémédiablement comme un fait possible dans notre psychologie collective. Je m'en dissocie.

Projection vers l'arrière

LE PORTIER DE LA GARE WINDSOR

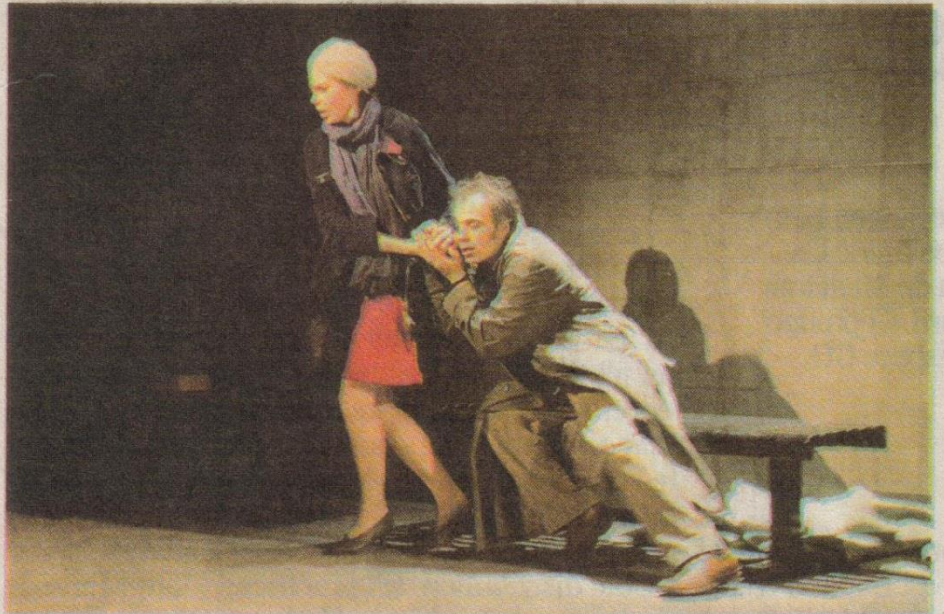
Texte et mise en scène: Julie Vincent. Une production de Singulier Pluriel présentée à la salle Fred-Barry du théâtre Denise-Pelletier jusqu'au 30 janvier.

ALEXANDRE CADIEUX

Inspirée en partie par sa rencontre avec un architecte uruguayen polyglotte, la comédienne, auteure et metteuse en scène Julie Vincent (*La Robe de mariée de Gisèle Schmidt*) nous livre l'histoire fictive d'un exil. Sa compagnie, Singulier Pluriel, présente en ce moment à la salle Fred-Barry *Le Portier de la gare Windsor*, chronique touffue qui bénéficie de la performance extraordinaire de Jean-François Casabonne dans le rôle-titre.

Fuyant le coup d'État de 1973, Francisco quitte son pays pour trouver refuge à Montréal, installant ses pénates au-dessus de la gare Windsor. Hanté par les souvenirs de femmes aimées et de compagnons disparus, confronté durant des années au regard méfiant de ceux pour qui il restera toujours l'Étranger, l'homme s'enfonce, jusqu'à déambuler la nuit sur les quais presque déserts.

Dans sa mémoire fracturée comme dans cette dramaturgie qui se joue de l'ordre chronologique des événements, les figures se croisent et se dédoublent, chaque comédien incarnant souvent plusieurs rôles. S'ils sont parfois soulignés avec insistance, ces jeux de miroir



FRANÇOIS-RÉGIS FOURNIER

L'investissement de Jean-François Casabonne (notre photo) dans le rôle-titre garde le spectateur en haleine.

permettent d'établir des corrélations intéressantes entre le passé et le présent, ainsi qu'entre l'intime et le politique.

Espace de transition physique et mentale, la gare est aussi lieu de projection vers l'avant. Grâce aux efforts du duo formé par Geneviève Lizotte et Elen Éwing au décor, aux costumes et aux accessoires, la gare Windsor du spectacle devient plutôt le théâtre de projection vers l'arrière, au sens propre comme au figuré. De magnifiques arches d'acier s'intégrant fort bien à l'architecture de la salle encadrent un écran où l'on fait apparaître avec une judicieuse parcimonie des photos d'archives.

Par contre, si le ballet des entrées, des sorties et des manipulations scénographiques est réglé avec soin, la mise en scène fait usage de ces lieux communs de la «pièce de gare» (à

ne pas confondre avec le roman de gare!) que sont les chorégraphies de quidams pressés et l'usage polysémique des valises, procédés efficaces mais qui ne brillent pas par leur originalité.

C'est l'investissement de Jean-François Casabonne dans le rôle de cet individu perpétuellement coincé entre deux gares, prisonnier dans les méandres de son vécu, qui garde le spectateur en haleine et qui permet de gommer un peu les quelques maladresses dans le texte et la mise en scène. Dans la foule de sept comédiens constamment en transit autour de lui, Victor Andrés Trelles Turgeon tire son épingle du jeu, alors que d'autres solides interprètes comme Jean Maheux et Francesca Bárcenas apparaissent ici sous-utilisés.

Collaborateur du Devoir

THÉÂTRE LA HACHE

Essoufflant solo pour JEAN-FRANÇOIS CASABONNE

C'était lendemain de première de *La Hache*. **Jean-François Casabonne** avait certes de la fébrilité dans la voix, mais rien ne laissait transpercer qu'il avait livré la veille un presque solo où les mots de Larry Tremblay avaient coulé à flots pendant près de deux heures.

C'est colossal à défendre. À cause de la somme de mots. C'est beaucoup plus que *Cyrano*. C'est fatigant, mais en même temps, énergisant», reconnaissait le comédien heureux.

Un peu comme le regretté Jean-Louis Millette l'avait fait avant lui avec l'insolite et essoufflant *Dragonfly of Chicoutimi*, Jean-François Casabonne avait à se mettre en tête et en bouche un texte foisonnant d'une cinquantaine de pages : *La Hache* de Larry Tremblay.

Un texte d'une écriture brillante, mais d'un propos sombre, parlant de génocides et de massacres de vaches folles.

« Larry a voulu réfléchir sur ce qu'est la pensée extrémiste quand on part à la recherche de pureté à outrance.

« L'allégorie de la vache folle est là pour expliquer les génocides. Toutes ces justifications pour semer la mort », explique Jean-François Casabonne.

Un prof de littérature l'esprit en feu

Dans ce texte que l'auteur lui-même a choisi de porter à la scène, Jean-François incarne un professeur de littérature qui une nuit, l'esprit en feu, se rue chez un de ses étudiants après avoir reçu son étrange copie.

C'est à lui qu'il adresse ses torrents de mots cyniques, confus, désespérés sans que l'autre ne bronche.

« C'est comme un dialogue avec le silence. On s'attend tout le temps comme spectateur à ce que l'étudiant se mette à parler, mais il reçoit tout ça avec impassibilité », dit le comédien qui révèle que cet élève de fiction est dans la vie un des étudiants de Larry Tremblay à l'UQAM où l'auteur enseigne le jeu.

Fin de la ressemblance cependant, car cet étudiant, avec ses bottes et son crâne rasé, a des airs de guerrier extrémiste.

« Il est comme un soldat de sa conviction. Pourtant, avec son sourire, il y a plein d'ambiguïté : il a l'air d'un ange, mais d'un ange exterminateur... », fait Jean-François, qui perçoit *La Hache* comme « une sorte de thriller poétique et littéraire ».

Un thriller qui trouve à ce point écho à la folie de notre monde et que le comédien a pour souhait qu'il soit repris « partout et ailleurs ».

« Par exemple, en France, ça serait criant de vérité », estime-t-il ainsi.

Aller ailleurs

Qu'importe l'année qu'il aura presque consacrée à apprivoiser *La Hache*, sinon avec la parenthèse du très beau *Reste avec moi ce soir* au Rideau Vert, qu'importe qu'il s'agissait là d'un texte « qui t'envahit et te hante », Jean-François estime avoir reçu le plus beau des cadeaux.

« Le travail avec Larry m'a amené ailleurs, dans des zones où je n'étais jamais allé », mesure avec bonheur le comédien de 44 ans.

À propos, comment ses plus proches critiques avaient-ils reçu la veille sa performance ?

« Ouais », a-t-il répondu après une hésitation faite d'humilité. « On peut dire ça comme ça, ils ont été *flaburgastés*. »

FAITS SAILLANTS

■ On doit notamment à Larry Tremblay *Le Ventriloque*, *Trois secondes où la Seine n'a pas coulé*, *Dragonfly of Chicoutimi*.

■ *La Hache* vient de paraître aux Éditions Gallimard dans le recueil de récits *Piercing*.

LA HACHE,

texte et mise en scène de Larry Tremblay. Avec Jean-François Casabonne et Xavier Malo. Présenté au Quat'Sous jusqu'au 27 mai.

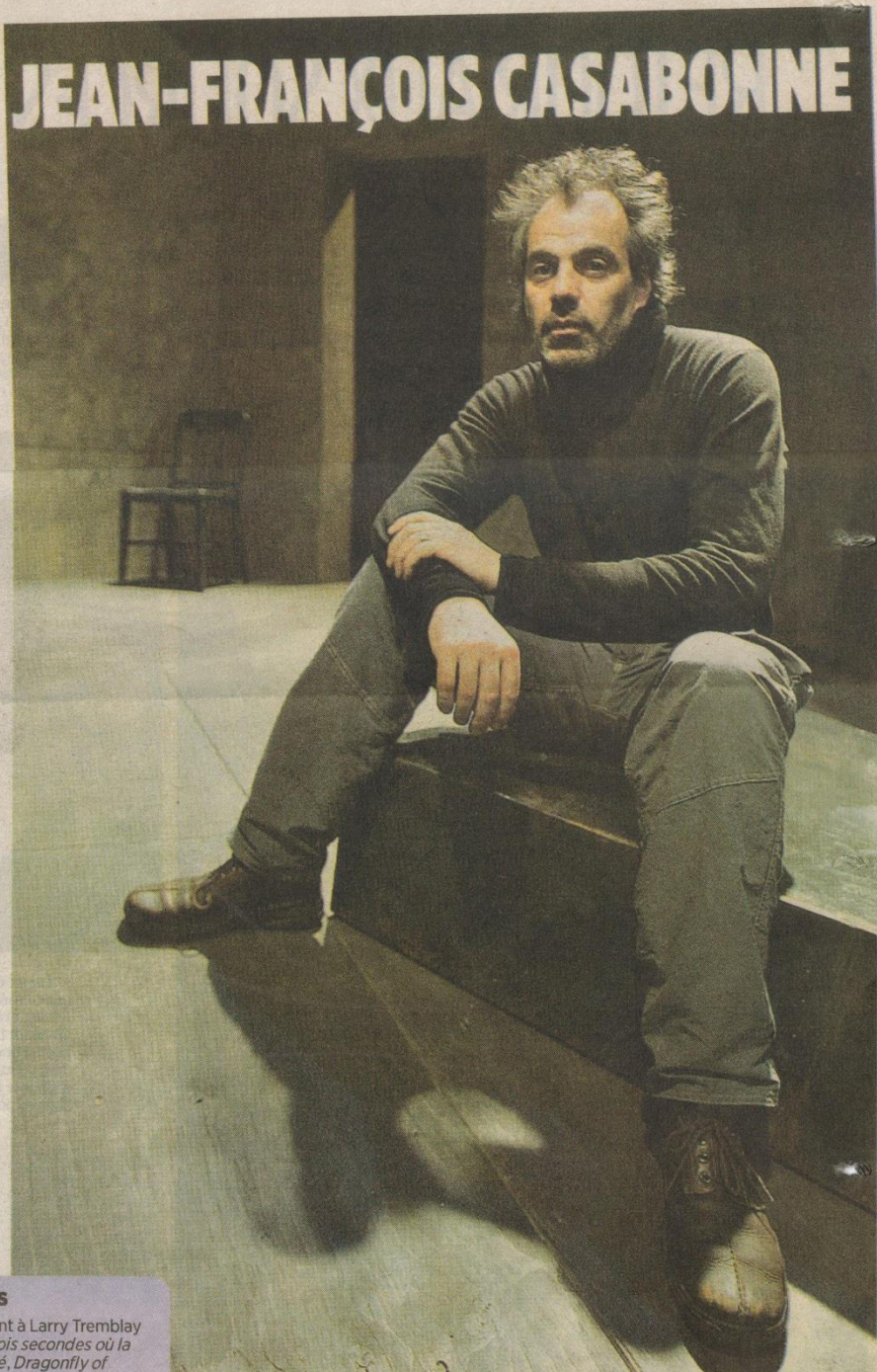


PHOTO PASCAL RATTHÉ

■ Dans *La Hache*, Jean-François Casabonne doit défendre un presque solo où les mots coulent à flots pendant près de deux heures. « Je compare ça à monter l'Everest, au flanc très à pic. Ça demande un travail fou, mais c'est le plus beau des cadeaux. »

Jean-François Casabonne vit dans la jubilation

Jean-François Casabonne vit actuellement une magnifique aventure et répète dans la jubilation, contrairement à ce qu'on peut penser lorsqu'on fréquente l'univers de Claudel.

CARMEN MONTESSUIT

Ce comédien parle de *Partage de midi* qu'il qualifie de « pièce jubilatrice » qui se passe en trois actes qui couvrent trois époques différentes.

« Au premier acte, on est sur un bateau qui vogue vers la Chine. C'est la rencontre d'Ysé et de Méssa (Louise Marleau et lui) et l'on assiste à cette attirance incontournable qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. »

Au deuxième acte, ces deux personnes s'avouent leur amour dans un cimetière. « C'est vraiment une collision amoureuse, et le troisième acte est la résolution de cet amour. » Ysé étant mariée, le couple ne s'était pas vu pendant un an.

En fait, c'est l'histoire d'un grand amour vu par Claudel. Et ne dites pas à Jean-François Casabonne que ce dramaturge est compliqué ou hermétique. D'ailleurs, si vous lui demandez ce qu'il a trouvé de plus difficile pendant les répétitions, il vous répondra : « Rien! C'est-à-dire qu'il y a beaucoup d'efforts à faire dans le sens de la vigilance. Il faut être rigoureux, ce que je ne trouve pas difficile. »

C'est la première fois qu'il est dirigé par Daniel Roussel, qu'il trouve extraordinaire. « Il sait exactement où il va. Je l'appelle mon antenne réceptacle parce qu'il capte les choses. »



Photo ALFRED LANCTÔT

« À MON AVIS, et moi le premier malheureusement, on ne sait pas aimer. C'est avec nos proches que l'on doit commencer... »

En sortant du Conservatoire, Jean-François Casabonne a eu la chance d'avoir le rôle principal dans un film tourné en France *Vent de galène*.

« J'avais l'impression de commencer ma vie. Il faut dire que je n'ai jamais planifié quoi que ce soit. La vie m'amène des choses et je dis oui. »

Comment était-il à cette époque ? « Je rêvais de faire des textes

comme celui de Claudel. Je me dis que l'acteur est un porte-parole. La scène est comme un autel et le comédien ou la comédienne est le célébrant. Si ça marche, il doit se créer une communion. » Il souhaite, bien entendu, que ça marche pour « Partage de midi ».

Jean-François Casabonne s'exprime avec enthousiasme et passion. On ne l'imagine pas tiède. Le théâtre, c'est sa passion.

« J'ai fait des films ; je me sens très bien sur des plateaux de cinéma, mais j'ai un amour particulier pour le théâtre. »

Dernièrement, on l'a vu dans *Le Cygne, Les Combustibles...* Après la pièce du Rideau Vert, il sera au TNM pour *La vie est un songe*, de Calderon.

Que souhaite-t-il pour cette année ? « Que l'on sache véritablement communiquer avec nos proches. On parle de paix et d'amour. À mon avis, et moi le premier malheureusement, on ne sait pas aimer. C'est avec nos proches que l'on doit commencer. Ça peut se repercuter sur la famille qu'on forme au théâtre, car nous sommes des nomades qui voyageons de famille en famille. »

Partage de midi, de Paul Claudel ; mise en scène de Daniel Roussel ; avec Louise Marleau, Jean-François Casabonne, Pierre Chagnon et Jean-Pierre Matte. Du 14 janvier au 8 février au Rideau Vert.



Photo ALFRED LANCTÔT

JEAN-FRANÇOIS CASABONNE : un rôle qui l'enthousiasme.

Jean-François Casabonne, Marcher vers soi

PAR MARIE-ANDRÉE MICHAUD

Je le sais comédien. Entre autres accomplissements, il a interprété des auteurs tels Sophocle, Molière, Tchekhov et Ionesco. Je le sais auteur. Ses deux premiers livres, *Du cœur aux pieds* et *Jésus de Chicoutimi*, sont parus l'an dernier. Je sais aussi qu'il est marcheur. Il a marché et marche encore sur les routes du Québec, de la Terre et de la vie. Jean-François est un voyageur spirituel. Profondément chrétien et humaniste, il rêve d'un monde meilleur et engage tout son être dans la quête d'une paix mondiale vraie et durable. En réalité, son cheminement spirituel inspire et interpelle les gens qui, comme lui, aimeraient faire taire les canons. Sans plus de préambule, je vous invite à partager cet entretien avec un homme intègre, sensible et généreux.

Jean François Casabonne, d'où vient votre engagement dans la dimension spirituelle de la vie ?

Ma mère m'a certainement transmis quelque chose. Aussi, je tends naturellement vers ce qui est mystérieux. Souvent, les autochtones nomment le territoire à partir de ce qu'ils y voient ou perçoivent. En ce sens, je suis un territoire pour le mystère qui m'habite. En général, les enfants sont sensibles à ce mystère en eux. À l'adolescence, je l'ai rejeté quelque peu. J'ai vécu une adolescence assez révoltée. Je me trouve chanceux d'être devenu ce que je suis et de ne pas être un *bum*, comme on dit...

Je me relie beaucoup au Christ. Cet homme-là a dit et vécu des choses qui me nourrissent profondément. Il touche l'essentiel. En même temps, je suis très conscient des inégalités et injustices que la religion a créées.

Qu'on le veuille ou non, le Québec s'est beaucoup construit avec les yeux de l'Église catholique. Nous ressentons tous un besoin d'affranchissement par rapport à une tradition qui nous a été imposée. En même temps, au lieu de rester dans le rejet ou l'opposition, nous pourrions aborder cette tradition dans un esprit de partage. C'est ce que j'aime en Jésus. Il crée un lien, un pont entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Tout cela me parle énormément et me fait vibrer. C'est quand même particulier de partager cela avec vous. Parfois, j'ai l'impression que le silence s'impose... Cependant, j'ai parfois l'impression d'être moi-même un pont dans mes relations et dans la vie.

Le comédien crée un pont entre un auteur et un public. Parce qu'il demande beaucoup d'écoute, d'ouverture et de sensibilité, ce métier est un merveilleux terrain permettant d'explorer la dimension spirituelle de la vie. Dans le monde d'aujourd'hui, il existe un éclatement des pensées. Il est très difficile de trouver un point de convergence. Pour moi, le théâtre devient un espace où tout le monde, que ce soit avant, pendant ou après la représentation, sur la scène, dans la salle ou les coulisses, regarde dans une même direction.

Parfois, je me demande si je suis compris par mes collègues et dans le milieu en général. On nous étiquette facile-

Le comédien et auteur québécois est aussi un grand marcheur devant l'Éternel. Sa quête spirituelle l'a en effet conduit à user ses godasses sur les routes du Québec, où il a rencontré ses frères humains, certes, mais surtout lui-même.

ment. Or on n'est jamais figé ; on évolue constamment. Pour ne pas déplaire à ses parents ou à une forme d'autorité initiale, on est parfois gêné ou on se sent coupable d'être soi-même. Cependant, plus on avance sur la voie spirituelle, moins on a besoin des autres pour se faire dire qui on est, moins on a besoin de gourous. On fait corps avec sa croyance. On aligne son corps, son esprit et son cœur. C'est une

Culture

THÉÂTRE

L'homme qui marche

Changer de rythme pour mieux voir et mieux vivre

Depuis une dizaine d'années, Jean-François Casabonne parcourt à pied pays et paysages. *La Traversée - Oratorio pour voix humaines*, qui lui a été inspiré par l'une de ses pérégrinations, est son premier texte dramatique. Il avait déjà publié un récit (*Du cœur aux pieds*, 1999), un roman (*Jésus de Chicoutimi*, 2001) ainsi que plusieurs textes dans des revues littéraires et des ouvrages collectifs. Il évoque ici le sens de son *Oratorio*.

SOLANGE LÈVESQUE

Pour Jean-François Casabonne, la vie que nous menons est comparable avec un voyage en auto: le rythme en est si rapide que nous n'avons pas le temps de voir venir et d'apprécier ce qui se passe autour de nous. En revanche, celui qui fait, littéralement, un trajet à pied découvre plein de choses qu'il n'aurait pas vues autrement; il a le temps de se laisser dériver dans toutes sortes de réflexions, de s'abandonner à des expériences sensorielles d'une grande richesse.

En 1992, Jean-François Casabonne a franchi seul à pied la distance entre Montréal et Saint-Jean-Port-Joli. En 1997, il a fait le trajet en sens inverse, partant cette fois de Carleton, en Gaspésie, sur la route 132 qui longe le fleuve Saint-Laurent. Il a également beaucoup marché en France, en Israël et en Égypte. Jean-François Casabonne a la conviction que marche et démarche intérieure convergent. Avancer, découvrir, aller vers quelque chose ou quelque chose semblent être pour cet artiste en recherche un mouvement salvateur dans lequel il puise non seulement son inspiration mais une raison supplémentaire de vivre.

dans une relation amoureuse, dans l'escalade d'une falaise ou dans la conquête de la Lune. «C'est ce que j'essaie de dire à travers des structures marquées par des ruptures de ton. *La Traversée*, c'est une espèce d'album de voyage non chronologique, un regard stroboscopique posé sur les paysages intérieurs.» Le spectacle aurait pu s'appeler «L'Humanité en marche» ou «L'Ode à la mouvance intérieure». «En effet, l'homme et la femme portent l'humanité dans leurs différences. Aujourd'hui, le mouvement collectif des humains paraît fragmenté, et l'objectif collectif, qui est la paix, demeure secret: voilà ce qui est sous-jacent au spectacle», explique l'auteur, qui assure également la mise en scène de la pièce en collaboration avec les deux autres interprètes et la régisseuse, en plus d'y jouer un personnage. «*La Traversée suit une trame: d'abord, les personnages sont séduits et exaltés par l'aventure qui les porte; ensuite, ils rencontrent des désillusions; enfin, ils trouvent leur voie.*»

Jean-François Casabonne tutoie la métaphore. Réinterprétant la parabole de Platon à sa manière, il croit que l'homme est lui-même une caverne à explorer. Il a la foi, il croit aux ponts; il a la conviction qu'on a intérêt à nourrir notre désir d'être des ponts, à unir nos actions, à devenir des semeurs, à adopter «l'action du pollen», à laisser parler le silence... et il n'ignore pas toute l'audace qu'il faut pour y arriver. Il s'interroge beaucoup sur la liberté et sur les moyens de rendre la poésie accessible. «Je suis conscient de la difficulté de cette démarche qui exige que l'acteur, autant que le spectateur, s'affranchisse de ses préjugés.»

Un pont

«La marche est une sorte de découverte perpétuelle. Il y a en elle un caractère ludique, explique-t-il. *La Traversée est plus un "texte théâtral fait pour être dit" qu'une pièce traditionnelle. C'est l'histoire d'Élie et d'Élise, un homme et une femme qui ont chacun un caractère bien marqué et qui avancent ensemble vers un "lâbas" qui correspond à Noël. L'ombre du chemin les accompagne dans leur périple et ils seront visités par un personnage nommé Kwé, qui incarne autant le visible que l'invisible.*» Jean-François Casabonne décrit *La Traversée* comme un éloge à ce qui nous échappe, une avancée vers le mystère qui demeure au-delà des croyances, un acte d'humilité.

Élie et Élise sont aux prises avec toutes sortes de contradictions, ils rencontrent des oppositions: «Il faut qu'ils apprennent à cesser de lutter contre les différences pour acquiescer un respect face à ce qui leur semble étranger.» Dans toute expérience, selon l'auteur-metteur en scène, il faut laisser place à l'étranger en soi et en l'autre, que ce soit

La tragédie du 11 septembre 2001 l'a marqué: «Les gens se réveillent davantage dans les situations extrêmes; j'ai été estomaqué par la diversité des réactions qui ont suivi, remarque-t-il. En dehors des événements extrêmes, il y a comme une anesthésie: on dirait que les gens ont peur de s'engager, de risquer de s'exprimer et d'aimer.» Changer le monde, c'est peut-être un peu beaucoup; mais quand même, en toute modestie, Jean-François Casabonne souhaiterait bien changer certaines choses dans le monde. «Entendez-vous le tic-tac de la démission / Sentez-vous s'infiltrer en nous l'autocensure / Pourtant le verbe toujours se fait chair / Mais mon Dieu que Dieu n'y est pour rien», écrit-il dans un

poème inclus dans *Le 11 septembre des poètes du Québec*, publié récemment chez Trait d'Union.

LA TRAVERSÉE

Texte de Jean-François Casabonne mis en scène par l'auteur et par les deux autres interprètes, Annick Bergeron et Roch Aubert, ainsi que par la régisseuse

Annick Asselin. Méréclith

Caron assure décors et costumes, André Rioux, les éclairages, et Larsen Lupin, le son. Une production de la compagnie Paro le plus inc., présentée dès mardi prochain le 3 décembre jusqu'au 21 décembre 2002 à la Salle intime du Théâtre Prospero. Renseignements: ☎ (514) 526-6582.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Jean-François Casabonne explique que «*La Traversée* suit une trame: d'abord, les personnages sont séduits et exaltés par l'aventure qui les porte; ensuite, ils rencontrent des désillusions; enfin, ils trouvent leur voie.»

L'OISEAU DE FEU

Au Bic, une brise poétique caresse les grandes chaleurs de l'été. Claude Poissant met en scène une pièce digne des meilleurs succès de la saison régulière. Enfin!

THÉÂTRE

VINCENT DESAUTELS

Si vous avez planifié un tour de la Gaspésie ou un séjour dans le Bas-du-Fleuve cet été, il y a une escale nécessaire que vous devez de faire au Bic. Pas seulement pour le parc naturel et les charmes de la région, mais aussi pour son activité culturelle de la belle saison, qui justifie à elle seule le déplacement. La Grange-théâtre du Bic y présente du théâtre d'été qui n'a que les dates pour justifier une telle appellation: *Le Cygne*, d'Élizabeth Elgoff trouverait aisément sa place dans n'importe quelle saison régulière.

Au grand dam de quelques vacanciers inconscients qui croyaient assister peinards à une comédie légère...

Pourtant, il y a effectivement une atmosphère estivale qui transpire dans la mise en scène de **Claude Poissant**. Pas très détendue, cependant: au lieu de brise fraîche, une torpeur moite s'installe et, comme une ondée tropicale, enveloppe d'une humidité poisseuse hommes et femmes, pour mieux alanguir les gestes et alourdir les esprits.

Dora (**Marie-France Lambert**), quelque part dans le Nebraska, ne trouve pas le sommeil avec cette pesante canicule. Soudain, contre la large fenêtre de sa maison, vient se fracasser un grand cygne blanc dans

une tornade de cris. Après la peur et la surprise, la jeune femme recueille l'animal et le soigne. Mais voilà que de sous les «blanches plumes» se lève un jour un être à mi-chemin entre l'homme et l'oiseau (**Jean-François Casabonne**). Peu à peu, le duvet s'envole, la posture se redresse et les paillements se font paroles, au point que le cygne n'est plus qu'un souvenir et fait entièrement place à un homme. Que l'amant en titre (**Denis Roy**) n'apprécie pas beaucoup.

À la croisée du fantôme et du cauchemar, *Le Cygne* est une allégorie hallucinante sur le désir et sur le mal d'aimer. Mais l'amour dont on traite n'est pas un sentiment lénifiant et confortable: c'est une blessure, une plaie ouverte qui suppure sur l'âme à vif. Inquiétante obsession dont la constante recherche ne mène qu'à la douleur, l'amour qu'épèle Claude Poissant s'affiche comme une angoisse



JEAN-FRANÇOIS CASABONNE: UNE INTERPRÉTATION MAGISTRALE ET RICHE EN GESTUELLE.

inévitable sachant se faire attendre, qui s'imisce subrepticement là où l'amitié tranquille avait cru pouvoir faire son nid. Dans un décor réaliste suggérant subtilement la fragilité des murs que chacun s'érige, la pièce ne garde de l'amour que ses aspects inquiétants et dérangeants, mais ô combien inhérents à sa nature.

Pour défendre cet essai onirique, qui doit autant au film *Birdy*, à Sigmund Freud qu'au mythe grec de Léda et du cygne, les trois comédiens montréalais investissent beaucoup dans la complexité des personnages. Jean-François Casabonne y va d'une interprétation magistrale en palpépède, rôle avare de texte mais riche en gestuelle. Sa démarche et ses attitudes imitent avec succès celles d'un volatile déplumé, créant une illusion fascinante qui dépasse la simple convention. Denis Roy impose aussi une présence très physique dans le rôle de l'amant

délaissé, et sa retenue laisse habilement sourdre la colère du mâle rabroué. Comme la pièce repose énormément sur Dora, seul élément féminin, son succès doit beaucoup à la fragilité de Marie-France Lambert. Prise au piège, happée progressivement par le cygne, elle ne se retient que pour la forme et ne souhaite en fait qu'être dépassée par la force qui l'attire. La comédienne rend adéquatement le trouble et la peur qui l'immobilisent devant les choix.

Certes, ce ton inquiétant tranche avec l'esprit bonhomme du théâtre d'été. Mais c'est peut-être une raison supplémentaire pour encercler le Bic sur votre carte routière. ●

TROUBLANT ŒDIPE

ŒDIPE ROI de Sophocle

Adaptation de Jacques Lacarrière, mise en scène de Wajdi Mouawad, Théâtre Denise-Pelletier, du 28 janvier au 14 février 1998

LES THÉÂTRES montréalais se seraient concertés pour faire de 1997-1998 l'Année du Père que la programmation de la saison qui vient de se terminer n'eût guère été différente. À la Licorne, dans la pièce d'Edward Thomas, *La maison Américaine*, la mort du père, déguisée par la mère assassine en fuite vers l'Amérique, fait surgir le rêve américain qui, tel un vent de folie, dévaste l'atmosphère familiale d'une maison d'un petit village gallois. Dans *La salle des loisirs* de Reynald Robison (*Spirale* n° 159), créée au Théâtre d'Aujourd'hui, un fils hésite à s'approcher de la dépouille mortelle de son père, auprès de laquelle un petit-fils se suicide. La dernière pièce de Michel Marc Bouchard, *Le Chemin des Passes-Dangereuses*, créée par la Compagnie Jean-Duceppe, propose une situation dramatique plutôt inédite au Québec : victimes d'un accident de voiture sur les lieux mêmes où, plusieurs années auparavant, ils ont été témoins de l'assassinat de leur père, trois frères sont amenés à mesurer l'importance de la perte de celui qui savait exprimer le sens des choses, puisqu'il était poète. Au Théâtre Denise-Pelletier, l'incapacité du *Beau parleur* de John Millington Synge à tuer son père autrement qu'en paroles présente une situation qui nous est plus familière, d'autant que le rapport père-fils métaphorise celui de l'Angleterre et de l'Irlande. *Un simple soldat*, repris par la Compagnie Jean-Duceppe est ici un classique; Marcel Dubé y a exprimé avec une rare intensité la révolte impuissante du fils (québécois) contre un père humilié auquel il ne peut s'identifier que dans la mort. Ces pièces qui toutes mettent en scène la mort, sinon le meurtre du père appelaient inévitablement Œdipe. Il vint dans son antique persona de l'*Œdipe roi* de Sophocle sur la scène du Théâtre Denise-Pelletier, imposant à la saison 1997-1998, une direction qu'on ne lui avait sans doute pas prévue.

De Freud à Sophocle

Faut-il voir *Œdipe roi* pour comprendre Freud ou lire Freud pour comprendre Sophocle? La question n'a de sens que parce qu'elle renvoie à ce nœud d'interférences qui lie de façon insécable l'imaginaire psychanalytique de Freud et l'imaginaire mythique de Sophocle. À moins de venir d'une autre planète — et encore! —, il serait bien illusoire de prétendre remonter à Sophocle en évitant Freud qui a fait d'un nom propre un nom si commun que tout un chacun peut l'utiliser sans en connaître l'origine. L'intelligence et la clarté de la mise en scène de Wajdi Mouawad de cette terrible pièce sur le rapport symbolique et imaginaire du père et du fils permettent de retrouver le texte de Sophocle, sans que soit gommée la lecture freudienne immanquablement présente à notre esprit : on l'affichera plutôt de manière à ce qu'elle se détache du texte antique, le rendant à son autonomie originelle. Cette intention est d'autant mieux sentie et marquée que la conception du décor et des costumes est également de Mouawad. Extrêmement dépouillée, et misant beaucoup sur les très efficaces éclairages de Michel Beaulieu qui découpent l'espace émotif du tragique et en soulignent la progression, la scénographie résiste à toute tentation de représentativité, qu'il s'agisse de l'espace grec ancien ou de

l'espace moderne. Œdipe (Jean-François Casabonne) est au centre de la scène sur un palier qui divise en deux l'espace sur sa profondeur. Au-dessus de ce palier, un écran s'abaisse à mesure que la tragédie avance. Si bien qu'à la fin les personnages venant du fond devront, pour pénétrer dans l'espace d'Œdipe, se courber, ramper presque. Œdipe se trouvera, lui, enfermé dans un espace évoquant l'espace onirique, comme si la scène était celle de son inconscient où se jouerait la fable de Sophocle, comme un songe dans lequel le héros serait à la fois le rêveur et le rêvé.

La corde ombilicale

Sous un drapé grec, Œdipe porte un costume moderne. À la faveur de cette hybridité, l'Œdipe de Sophocle et celui de Freud se rencontrent, à la fois confondus et distincts. Dans cet alliage au moderne, l'ancien ne constitue

perspectives, Freud secoue-t-il pour autant l'ordre patriarcal? Se place-t-il du côté du fils, du changement, plutôt que du côté du Père, du maintien des valeurs établies? On peut en douter à considérer la culpabilité qu'il attache au symbolique meurtrier libérateur, culpabilité aussi indéfinissable que les marques des liens paternels — qui attachent non moins solidement que la corde maternelle! — sur les chevilles d'Œdipe. « *Et l'on peut se demander légitimement, écrit Simon Harel, si cette mise à mort de l'enfant n'est pas [pour Freud] ce qui fonde le refoulement civilisationnel!* »

Le regard du jeune spectateur

Est-ce une préoccupation de cet ordre qui amène Mouawad à rapprocher la tragédie de Sophocle de *Trainspotting*, une pièce en appa-

pour la dépasser en invitant à reconnaître dans la peur d'Œdipe la « peur » de notre monde. Une peur qui n'a rien d'abstrait pour Mouawad, car elle le ramène à « *la sensation la plus terrifiante de [s] on enfance* », provoquée par le bruit des missiles tombant sur Beyrouth, à « *cette sensation d'une catastrophe mortelle qui s'approche et contre laquelle on ne peut rien faire* ».

Troublant Œdipe

Jean-François Casabonne donne une magnifique, riche et consistante interprétation de ce troublant Œdipe : à la fois déterminé et fragile, révolté et inquiet; lucide jusqu'à en devenir aveugle; aérien avec ses grands bras étendus comme des ailes, mais bien terrestre aussi, se repliant sur lui-même à mesure que la tragédie progresse; bref, un Œdipe tragique mais pathétique, humain en somme. En face de lui, Monique Mercure campe une Jocaste toujours crédible, que l'on sent doublement vulnérable, et doublement condamnée comme mère et comme épouse; aussi passionnée et déraisonnable dans ses amours que touchante dans son désespoir et raisonnable dans sa décision de mourir. Autour d'eux, les autres personnages et le chœur sont les officiers d'un rituel qui, sur le motif de l'opposition au Père mais au-delà de cette opposition, célèbre la quête de sens qui se joue selon la figure contradictoire de la fuite et de la recherche de l'origine. Ce qu'écrit à ce sujet Marie-Ève Gagnon convient à la lecture que propose Mouawad de la tragédie de Sophocle : « *Freud l'ayant lui-même pressenti, la trajectoire d'Œdipe dépasse les implications psychiques individuelles. Son parcours est beaucoup plus intéressant et révélateur quand on le regarde comme une quête. Quête de vérité, mais aussi quête de sens. Complexe et ambigu, capable dans un même souffle du meilleur et du pire, il est la métaphore de la race humaine cherchant inlassablement à définir et à nommer la vie pour pouvoir se l'approprier.* » Sa détermination le condamne.

Car, dans le modèle œdipien, le seul mode d'appropriation possible est le meurtre du père, ce dernier ne consentant jamais au don. Mais on ne tue pas qui n'a rien sans se tuer soi-même et on n'attend pas de don de qui n'a rien à donner. C'est peut-être là ce qui explique, jusqu'à tout récemment, la pauvreté du théâtre québécois en ce qui touche la représentation du père, ainsi que le montre si radicalement *Un simple soldat* de Dubé. Et c'est sans doute pourquoi nous convenions si bien, qu'on les dirait écrites pour nous et par nous, les pièces de Thomas et de Synge. La dernière pièce de Bouchard fait toutefois signe d'un changement : elle montre un père capable de donner un sens à la vie et de faire don de ce sens à ses fils par les mots : « *Le rapport aux mots et au sens des mots est capital. Le père nomme les choses secrètes et privées, c'est un "diseur d'invisible".* »³ Cela annonce-t-il une représentation des rapports père-fils fondée sur la révélation du don plutôt que sur le fantasme du meurtre? Cette question ne me paraît pas absente de la lecture d'*Œdipe roi* de Mouawad.

PIERRE L'HÉRAULT

1. Simon Harel, *Le récit de soi*, Montréal, XYZ, 1997, p.83.
2. Cette citation est tirée des *Cahiers* du Théâtre Denise-Pelletier, nouvelle série, n° 29, hiver 1998. À moins d'indication contraire, les autres citations de ce texte sont tirées de cette publication.
3. Michel Marc Bouchard cité d'après Stéphane Baillargeon, « *Songe d'une tragédie d'été* », *Le Devoir*, 14 et 15 février 1998, p. B7.



Œdipe roi de gauche à droite : Jean-Pierre Ronfard et Jean-François Casabonne, 1998

Josef Lambert

pas une référence historique mais une métaphore du primitivisme de l'inconscient. Œdipe est placé entre le public, auquel il fait face et auquel il appartient, et les personnages de Sophocle, dont il est également et qui surgissent du fond de la scène comme des fantasmes des profondeurs de son inconscient. En tête de ces fantasmes, Jocaste (Monique Mercure). Elle apparaît portant autour du cou une longue corde, celle de son suicide final, celle du lien incestueux — le cordon ombilical — qui, après le meurtre du père, ramène le fils dans le lit de sa mère. Il y a dans cette image un raccourci saisissant qui, dès l'ouverture de la pièce, en clarifie l'enjeu : la faute consiste-t-elle à s'éloigner de l'origine ou à y rester fixé? La tragédie réside justement dans la suppression du choix : c'est en quittant ceux qu'il croyait être ses géniteurs, pour échapper au parricide et à l'inceste annoncés, qu'Œdipe rencontre son père Laïos, qu'il tue, et retrouve sa mère Jocaste, qu'il épouse.

Freud a donc été fidèle à Sophocle. À un détail près qui a cependant son importance : Sophocle écrit *Œdipe roi* au moment où les Athéniens s'affranchissent du pouvoir des dieux en se donnant une démocratie. Ce qui explique peut-être la place que tient dans sa tragédie la jalousie du Père qui expose son fils à la mort de peur d'être tué par lui. Chez Freud, ce n'est plus la jalousie du père qui est à l'origine des choses, mais la volonté d'affranchissement du fils. Par ce déplacement de

rence aux antipodes d'*Œdipe roi*, mettant en scène de « *jeunes paumés* » et où, selon le communiqué de presse, « *il n'y a pas de héros [...] seulement de l'héroïne* »? Mouawad tient à ce rapprochement : « *La perte générale du sens des valeurs en Occident vient du fait que [la] mort de Dieu a laissé un vide que nous n'avons pas su combler. En même temps que je travaille sur Œdipe roi, je mets en scène Trainspotting au Théâtre de Quat'Sous et je me retrouve avec une œuvre qui parle de la même chose, quoique d'une tout autre façon. Car Trainspotting dit que dans une société qui n'offre rien de valable, la drogue, c'est bon.* »² On ne s'étonne pas dès lors que le metteur en scène ait tenu à ajouter aux regards du prêtre, du coryphée et du chœur, celui d'un jeune musicien d'aujourd'hui : « *J'ai choisi un Œdipe encore jeune mais déjà engagé dans la maturité et j'ai choisi pour les autres personnages des comédiens d'une majestueuse maturité — qui seront aussi le chœur. Il y aura aussi un jeune musicien, Mathieu Farhoud Dionne, à qui je confie un rôle très important. Il a pratiquement l'âge des spectateurs étudiants et c'est lui qui les représente sur scène, qui suggère par sa présence et ses interventions musicales des regards critiques et des observations sur ce monde qui n'arrive pas à se renouveler.* »

L'*Œdipe roi* de Mouawad est complexe. Transtemporel et transgénérationnel, conservateur et audacieux, il conduit au texte de Sophocle, passe par l'interprétation freudienne

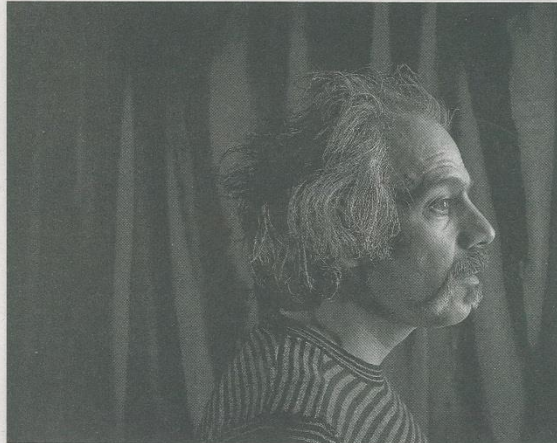


PHOTO MARCO CAMPANOZZI/LA PRESSE

Jean-François Casabonne interprète un meunier avide de savoir dans *Des couteaux dans les poules*, de l'Écossais David Harrower, au Théâtre Prospero.

Les mots pour le dire

Acteur chevronné qui a joué (presque) tous les classiques – Tchekhov, Shakespeare, Claudel, Racine –, Jean-François Casabonne est aussi auteur, chanteur et poète. Avec son prochain rendez-vous pour *La Veillée*, le comédien plonge dans la puissance originelle de l'écriture. Place au conte théâtral dans lequel le Verbe se fait chair.

LUC BOULANGER

Dans une lettre posthume à sa mère, décédée en 1991, Jean-François Casabonne écrit qu'elle avait « l'Âme en majuscule » ! Voilà bien le fils de sa mère qui, dans son âme et son cœur, ne voit jamais les lettres en minuscules...

Les mots, Jean-François Casabonne les aime passionnément. Intense. À tel point qu'il en fait son métier, bien sûr, mais aussi sa raison de vivre. Les mots, l'acteur les prononce sur les planches ou dans les studios depuis maintenant 25 ans. Grâce à son timbre de velours, les mots deviennent son et couleur, mouvement et douceur, musique et texture. Il prête également sa voix pour dire les mots de ses auteurs préférés (voir encadré) lors de lectures publiques. Qui plus est, loin des projecteurs, il joue avec les consonnes et les voyelles, comme Rimbaud ! Casabonne dépose les lettres sur la page blanche – il écrit uniquement avec une plume et du papier – pour faire de la prose, des vers ou des chansons. Comme Ferré !

Au commencement était l'acteur, issu du Conservatoire d'art dramatique de Montréal, promotion 1988 – même classe que Luc Picard. Sa carrière commence lentement, mais sûrement. Il va passer d'un personnage à l'autre, petit ou grand, toujours avec intensité et en s'investissant totalement dans le jeu.

« Cet amour des mots remonte à mon enfance, se souvient-il. Mais, plus jeune, je souffrais de problèmes de dyslexie. Et j'avais de mauvaises notes en français. Je vais donc attendre jusque vers 30 ans, avant de considérer l'écriture plus sérieusement. »

Aujourd'hui, Jean-François Casabonne mène parallèlement son travail d'acteur et d'auteur : une demi-douzaine de livres et un recueil de poésie. *La clarté lui tient la main avec son nez de cerf*, un ouvrage chéris comme un bijou d'artisan, sous la supervision

de l'éditeur Pierre Fillion avec des dessins de Marc Séguin (malheureusement en rupture de stock). Sans oublier l'auteur-compositeur-interprète qui a présenté deux spectacles « en chantier » aux FrancoFolies et au Studio-Théâtre de la PdA, et qui lancera un album, *Le temps pond (sic)*, l'automne prochain.

« Comme l'eau est constituée d'hydrogène et d'oxygène, l'écriture et le jeu se nourrissent l'un et l'autre, dit-il. Mêlées ensemble, ces deux activités ont le pouvoir d'abreuver le comédien autant que l'auteur. » Ah ! l'infini bonheur de la métaphore !

Le blé en herbe

En avril prochain, Jean-François Casabonne sera chez Duceppe pour jouer aux côtés de Michel Dumont dans un drame historique, *Le diable rouge*, sous la direction de Serge Denoncourt. Mais avant cela, l'acteur va porter les mots durs et audacieux de l'auteur écossais David Harrower dans la pièce *Des couteaux dans les poules*, à l'affiche du Prospero dès mardi soir.

L'argument est simple. Dans la campagne écossaise au seuil du XVIII^e siècle, un laboureur (Stéphane Jacques) et sa jeune épouse (Isabelle Roy) vivent retirés du monde. Leurs rares contacts humains sont avec le meunier (Casabonne). Le jour

de la récolte, la femme doit apporter le grain mûr au moulin. Or, le meunier ne fait pas que transformer le blé en farine; il se nourrit de l'écriture, du savoir, de la connaissance. Ce qui le rend suspect aux yeux de sa (petite) communauté. Néanmoins, la curiosité de la femme aura raison de sa haine envers le meunier.

« Pour la jeune femme, le langage déverrouille les choses: grâce à lui, le monde devient un endroit différent, il déstabilise son univers, a commenté David Harrower en entrevue. Mais cela implique une grande liberté. Il y a aussi un danger quand elle se rend compte qu'elle peut créer des choses par le langage lui-même. »

« La langue de Harrower est fascinante! Elle est à demi inventée; elle me fait penser à des racines qui s'enfoncent avec force dans les mots, illustre Casabonne. D'ailleurs, le titre de la pièce est une image pour parler du pouvoir du langage qui s'enfonce dans la chair. Pour tuer la peur et l'ignorance. »

Casabonne est aussi fasciné par l'intelligence et le talent de Catherine Vidal, une jeune metteuse en scène qu'on a découverte en 2009, dans la salle intime du Prospero, avec *Le grand cahier*.

« Catherine est capable de faire ressortir tout le mystère que cette fable envoûtante recèle, conclut-il. Cette pièce est un microcosme de l'humanité qui avance et qui se modernise. J'espère qu'elle va rejoindre tous ceux et celles qui, comme moi, croient que les mots guérissent les blessures de l'âme. »

Des couteaux dans les poules, au Théâtre Prospero, production *La Veillée*, du 26 février au 23 mars.

Notre vidéo

Lecture de poésie

Jean-François Casabonne lit des extraits de son recueil de poésie *La clarté lui tient la main avec son nez de cerf*. lapresse.ca/casabonne